

Léonard et Gertrude

Un livre pour le peuple

Première et deuxième parties

Ouvrages parus chez le même éditeur

- Perregaux C., Rieben L., Magnin C. (sous la dir.) (1996). « Une Ecole où les enfants veulent ce qu'ils font ». *La Maison des Petits hier et aujourd'hui*.
- Coquoz J. (1998). *De l'« Education nouvelle » à l'éducation spécialisée, Un exemple suisse, le Home « Chez nous » 1919-1989* (préface de D. Hameline).
- Hameline D. (2002). *L'éducation dans le miroir du temps* (avec 150 notices biographiques originales).
- Ruchat M., Magnin C. (sous la dir.) (2005). « Je suis celui qu'on ne connaît pas et qui passe » *Charles Baudoïn (1893-1963)*.
- Ratcliff M.J., Ruchat M. (sous la dir.) (2006). *Les laboratoires de l'esprit. Une histoire de la psychologie à Genève, 1892–1965*. (En coédition avec le Musée d'histoire des sciences de Genève).
- Martine Ruchat, Joseph Coquoz, Charles Magnin (éds) (2006). *André Rey: Belle-Nature, édition posthume*, (préface de D. Hameline).
- Johann Heinrich Pestalozzi (2007). *Oui ou non ? Ecrits sur la Révolution française*, traduits en français. (Introduction de Daniel Tröhler et commentaire de Michel Soëtard).
- Johann Heinrich Pestalozzi (2008). *Ecrits sur la Méthode – Volume I – Tête, cœur, main*. (Introductions de Daniel Tröhler et commentaire de Michel Soëtard).
- Johann Heinrich Pestalozzi (2009). *Ecrits sur la Méthode – Volume II – Industrie, pauvreté et éducation*. (Introductions de Michel Soëtard et commentaire de Daniel Tröhler).
- Johann Heinrich Pestalozzi (2010). *Ecrits sur la Méthode – Volume III – Esprit de la Méthode*. (Introductions de Michel Soëtard, commentaires de Daniel Tröhler et Loïc Chalmel).
- Actes du colloque des 14, 15 et 16 janvier 2010. *Education et révolution. Textes des intervenants et des discutants*.
- Johann Heinrich Pestalozzi (2011). *Ecrits sur la Méthode – Volume IV – Ecrits sur la Méthode*. (Introduction de Daniel Tröhler, présentations de Loïc Chalmel, Danièle Tosato-Rigo et Pierre-Philippe Bugnard, conclusion de Michel Soëtard).
- Johann Heinrich Pestalozzi (2013). *Ecrits sur la Méthode – Volume V – Comment Gertrude instruit ses enfants*. (Introduction de Michel Soëtard, commentaires de Loïc Chalmel et Danièle Tosato-Rigo).

Illustrations de couverture :

- Gravure de Daniel Nikolaus Chodowiecki tirée de l'édition traduite de l'allemand par Louis-Esaïe Pajon de Moncets chez Georges Jacques Decker, 1783, Berlin.
- Portrait de Pestalozzi. Dessin de G.-S. Hippius, 1818. Zentralbibliothek, Zurich.

Conception graphique : NK Editions, Le Mont-sur-Lausanne

Mise en pages : Macgraph, Yves Gabioud, Puidoux

© LEP Loisirs et Pédagogie SA, 2014

Le Mont-sur-Lausanne

ISBN 978-2-606-01580-0

LEP 935195A1

I 1214 0.8 REG

Imprimé en Italie

www.editionslep.ch

Johann Heinrich Pestalozzi

Léonard et Gertrude

Un livre pour le peuple

Première et deuxième parties

Traduction de Léon van Vassenhove, Editions de la Baconnière, 1947

Introduction de Daniel Troehler, Université de Luxembourg

Commentaire de Philippe Kaenel, Université de Lausanne

REMERCIEMENTS

La publication de cet ouvrage a été rendue possible

avec le soutien de la



Centre de documentation et de recherche Pestalozzi

Fondée en 1977, l'Association du *Centre de documentation et de recherche Pestalozzi* a pour buts de susciter et maintenir l'intérêt public sur et autour de Pestalozzi et son œuvre, de promouvoir et animer la discussion scientifique sur sa vie et son œuvre, d'enrichir et diffuser en langue française le savoir, les connaissances et réflexions sur le grand pédagogue.

Situé au Château d'Yverdon-les-Bains, il est ouvert au public le jeudi de 14 à 17 heures ou sur demande et offre les prestations suivantes :

- présentation audio-visuelle de la biographie de Pestalozzi en plusieurs langues
- visite de la chambre de Pestalozzi au Château, avec de nombreux souvenirs
- visite de la chambre de Pestalozzi à Clendy sur ses activités à Yverdon
- mise à disposition pour des recherches et études d'une riche bibliothèque comprenant entre autres l'édition raisonnée des œuvres complètes et de la correspondance de et à Pestalozzi, de très nombreux livres de et sur Pestalozzi, des livres d'histoire et de pédagogie du XVIII^e siècle à nos jours, divers documents et archives
- vente de nombreuses éditions de textes de Pestalozzi traduits en français (voir la liste à la fin du présent volume ou sur notre site).

Un Conseil scientifique, formé de personnalités, spécialistes de la pédagogie et de l'histoire, apporte son soutien et ses compétences scientifiques au Comité dans la discussion, la promotion et la diffusion d'œuvres de et sur Pestalozzi.

Toute personne ou institution intéressée peut devenir membre de l'association où elle y sera la bienvenue.

Centre de documentation
et de recherche Pestalozzi
Château d'Yverdon
Case postale
CH-1401 YVERDON-LES-BAINS
Tél. : +41(0)24 423 62 60
Fax : +41(0)24 423 62 61
centre.pestalozzi@yverdon-les-bains.ch
www.centrepestalozzi.ch

Composition du Comité

Jean-Jacques ALLISSON, Président
Ariane CALDERARI, Secrétaire
Marie-Rose MALCARNE, Trésorière
René BLIND
Lucy CLAVEL RAEMY
Micheline DAENZER
Irène KELLER-RICHNER
Anne-Lise LONGCHAMP
Pierre LUISONI
Jean-Louis VIAL

Composition du Conseil scientifique

Michel SOËTARD, Uni, Anger
Jean-Jacques ALLISSON, Centre Pestalozzi
Pierre-Philippe BUGNARD, Uni, Fribourg
Loïc CHALMEL, Uni, Haute-Alsace
Lucy CLAVEL RAEMY, Centre Pestalozzi
Charles MAGNIN, Uni, Genève
Danièle TOSATO-RIGO, Uni, Lausanne
Daniel TRÖHLER, Uni, Luxembourg

AVANT-PROPOS

L'édition, ou la réédition des principales œuvres de Pestalozzi en traduction française ne pouvait faire l'économie de celle qui lui a assuré un renom littéraire : la grande fresque romanesque *Léonard et Gertrude*, qui parut en quatre parties de 1781 à 1787. C'est, de surcroît, une œuvre qui a accompagné le développement de la pensée et de l'action du pédagogue d'Yverdon, puisqu'il en a composé une seconde version en 1791/1792, en pleine tourmente révolutionnaire, puis une troisième en 1819-1820 dans la période d'épanouissement de son entreprise éducative.

A l'occasion du bicentenaire de la naissance du pédagogue suisse en 1946, la première édition du roman avait déjà profité d'une traduction de Léon van Vassenhove parue en deux volumes aux Editions La Baconnière. Après examen, nous avons décidé de reprendre cette traduction à la fois fidèle et élégante. Il nous a cependant semblé nécessaire de la réviser et de la compléter dans sa quatrième partie, que le traducteur de 1947 avait senti le besoin de compresser.

Nous présentons la traduction du roman en deux volumes qui paraîtront successivement, chacun étant précédé d'une introduction historique et contextuelle rédigée par Daniel Tröhler. Michel Soëtard clôturera le second volume avec une étude comparative des trois éditions du roman.

Deux ans après sa publication en allemand chez l'éditeur berlinois Decker, la première partie connut, chez le même éditeur, une traduction française réalisée par un pasteur, sous le titre : *Léonard et Gertrude ou les mœurs villageoises telles qu'on les retrouve à la Ville et à la Cour. Histoire morale traduit de l'Allemand*. La traduction était accompagnée de douze estampes gravées par D. Chodowiecki (1726-1801). Il s'est rendu célèbre, à côté de portraits et de scènes familiales, par des illustrations des œuvres de Lessing, Goethe, Basedow, Lavater, entre autres. Pestalozzi fut satisfait de cette réalisation. La même année parurent à Lausanne et Berne, sans illustrations, deux autres éditions françaises de la première partie. Une traduction anglaise fut également réalisée en 1800 sous le titre : *Leonard & Gertrude. A popular Story*. Il nous a semblé intéressant, et utile pour l'histoire de l'iconographie, de faire accompagner ce premier volume de la reproduction de ces douze estampes et d'un commentaire éclairé de Philippe Kaenel.

Le lecteur ordinaire devrait avoir ainsi entre les mains ce qui passe pour être le premier roman du courant réaliste de la littérature occidentale. Certes, la dimension romanesque tend à s'estomper à mesure que Pestalozzi éprouve le besoin d'en faire le support de ses thèses sociales,

politiques et éducatives. Mais la description de la vie des paysans à l'époque où l'« industrie domestique » (*Heimindustrie*) fait irruption dans les campagnes, où la « pièce à vivre » (*Wohnstube*) est transformée en atelier de tissage et de filage du coton, où le cabaret devient le centre du village, est saisissante de réalisme. On assiste à une mutation sociale décisive qui bouleverse progressivement la vie des hommes. De ce tourbillon surgit bientôt l'école de Glüphi qui ambitionne un autre modèle pour l'humanité.

Mais l'éducation scolaire n'apparaît au cœur de cette mutation que dans la seconde moitié du roman. C'est Gertrude qui, dès les premières pages, prend en mains la situation, secoue le faible Léonard, interpelle le seigneur, confond le bailli-cabaretier. Et surtout elle éduque ses enfants en vue de les préparer au monde nouveau qui s'ouvre. La « bonne Gertrude » certes, mais en tout cas une femme forte, associe la quenouille à l'enseignement, en attendant de passer le relais à l'instituteur.

Le Conseil scientifique

Léonard et Gertrude de Pestalozzi (1781-1783)

Introduction

Daniel Tröhler

Traduction française: Pierre-G. Martin

C'est en 1781 que parut chez l'éditeur berlinois George Jakob Decker le roman *Lienhard und Gertrud*, qui valut à son auteur – Johann Heinrich Pestalozzi – une célébrité immédiate. Le livre bénéficia de comptes-rendus extrêmement élogieux et deux ans plus tard, en 1783, une traduction française en fut publiée simultanément chez Decker à Berlin et chez G. Gabriel Decombaz à Lausanne, sous le titre *Léonard et Gertrude ou les mœurs villageoises*; elle était due à un théologien vivant à Berlin, Louis-Esaïe Pajon de Moncets¹. Une traduction anglaise réalisée par Sir J. Ledgard sortit à Bath en 1800, sous le titre *Leonard & Gertrude. A popular Story*.

On trouve dans le premier volume (1787) des *Mélanges Helvétiques*, revue dirigée à Lausanne par le doyen Philippe-Sirice Bridel, un article important sur le roman de Pestalozzi. Le critique commence par s'adresser aux « femmes frivoles, (...) vous qui ne cherchez à plaire que pour briller, (...) vous qui mettez toute votre sensibilité en amour-propre », pour leur recommander instamment de ne pas lire ce livre où « il n'y a pas un mot pour vous » (pp. 241-242). « C'est (seulement) à ceux qui ont senti les beautés des *poésies Helvétiques* à apprécier *Gertrude & Léonard* », ajoutez-

¹ Louis Isaïe Pajon de Moncets (1725-1796), né à Paris le 21 mai 1725, mort à Berlin le 24 juillet 1799 (?) aurait fait, selon Haag, ses études au collège français de Berlin. D'abord ministre à Bernau, près de Berlin, en 1749, il fut choisi pour la cure de Leipzig le 27 janvier 1752. Il arriva à Leipzig le 23 mars 1752 et entra en fonction le 26 mars. Il se consacra à la communauté jusqu'aux premières (et difficiles) années de la guerre de sept ans. Au début de l'année 1758, il tomba malade, et, quoiqu'il allât mieux en février, il demanda le 27 février son congé qui lui fut accordé le 6 mars. On prisait assez haut son ministère pour lui donner son traitement de l'année 1758 tout entier bien qu'il eût aussitôt quitté sa charge. Il semble s'être rendu à Paris à ce moment, puis, dès son retour en Allemagne, il aurait été nommé pasteur à Berlin. Il nous paraît qu'il est revenu à Leipzig en 1760 et qu'il n'a commencé son ministère à l'hôpital français de Berlin qu'en 1763.

Il fut ensuite chargé de la paroisse française de Berlin et s'y consacra jusqu'à sa mort, aidé toutefois, à partir de 1795, par son adjoint Jean Henry. Conseiller privé, conseiller de consistoire en 1783, il fut en 1784 inspecteur du collège français de Berlin.

Il obtint du Roi Frédéric Guillaume II de Prusse des lettres de reconnaissance et de confirmation de noblesse datées à Berlin du 17 avril 1788, publiées le 24 mai suivant.

Louis Isaïe Pajon de Moncets fut le traducteur en français de Gellert (dont il devint l'ami), de Basedow et de Pestalozzi. Il fut l'éditeur de l'histoire de la Réforme de Beausobre. Enfin, il fit imprimer deux de ses sermons, l'un prononcé par ordre de la cour de Prusse sur la paix de Teschen le 13 mai 1779, l'autre, prononcé le 29 octobre 1785, en action de grâce en mémoire de la fondation des colonies de Français réfugiés. (...)

(Cahiers du centre de généalogie protestante, 1983, 4^e trimestre. www.shpf.fr/cahiers/page.php?num=4&idpage=427)

six filles et trois fils. Il fut tout aussi productif dans le domaine des arts graphiques, de l'estampe indépendante et surtout de la gravure appliquée à l'édition de livres et d'almanachs, comme ceux de Göttingen et Leipzig dans les années 1780. Son œuvre gravé compte près de 2300 pièces, pour une part dévolues aux classiques et aux « best-sellers » de la littérature : La Fontaine (1762), Le Tasse (1774), Lesage (1779), Lavater (1781), Richardson (1784), sans compter Rousseau, Schiller, Smollett, Yorick, Goldsmith, Wieland, Cervantès, Shakespeare ou Goethe. Le niveau de cette production graphique lui valut l'honneur de faire partie de l'Académie royale des arts de Prusse, avant d'occuper les positions de secrétaire en 1783 puis de recteur et vice-recteur entre 1786 et 1797. Bien que pratiquant essentiellement de la gravure « en petit » (pour reprendre une expression péjorative d'usage en France), il fut un homme reconnu et courtoisé, à l'instar de ses homologues français comme Charles-Nicolas Cochin ou, dans une moindre mesure, Hubert François Gravelot.

Chodowiecki se trouvait par conséquent au cœur de réseaux et d'échanges entre l'Angleterre, la France, la Suisse, les Pays-Bas, et bien sûr la Prusse : des échanges à la fois culturels, économiques mais aussi idéologiques. Rappelons qu'il devint célèbre avec une gravure, en 1767, qui montrait les adieux pathétiques du marchand huguenot toulousain Jean Calas à sa famille, un sujet peint en 1766, quatre ans après sa torture et son exécution publiques qui scandalisèrent les esprits éclairés, dont Voltaire.

L'artiste berlinois a surtout entretenu des relations privilégiées avec le monde du théâtre. Il mit en images Shakespeare dans la *Litteratur und Theater-Zeitung* de la capitale prussienne et illustre au même moment *Minna von Barnhelm* de Gotthold Ephraim Lessing, dont il avait vu la première représentation au théâtre de Berlin en 1768. La personnalité de Lessing est centrale dans la nouvelle économie des représentations qui caractérise la scène et la page au même moment. Lessing est l'auteur de l'*Hamburgische Dramaturgie* (*Dramaturgie de Hambourg* ; 1767-1768), journal qui rendait compte des pièces jouées dans le théâtre qu'il dirigeait, et qui militait en faveur du théâtre anglais contre le modèle « classique » français. Par exemple, dans la tragédie en cinq actes *Miss Sara Sampson*, en 1755, Lessing s'était inspiré du fameux roman sentimental de Jonathan Richardson, *Clarissa Harlow*, que Chodowiecki devait illustrer en 1784, peu après avoir entrepris *Léonard et Gertrude*. Lessing avait également publié en 1766 un brûlot programmatique, *Laokoon oder : Über die Grenzen der Malerei und Poesie*. Il y affirmait la différence entre les arts et déclarait que l'artiste censé dépeindre une action devait rechercher le « moment le plus fécond », soit celui qui donne à comprendre ce qui précède et laisse entrevoir ce qui va suivre. Chodowiecki, sans nul doute, connaissait l'essai en question et l'injonction lessingienne face à laquelle il se trouvait systématiquement confronté dans son « métier d'illustrateur »².

² Philippe Kaenel, *Le métier d'illustrateur 1830-1880*. Rodolphe Töpffer, J.-J. Grandville, Gustave Doré, Genève, Droz, 2004.

Nous verrons dans quelle mesure les choix qu'il a opérés dans le cas de *Léonard et Gertrude* trahissent les effets de telles réflexions théoriques et pratiques.

A ce propos, il faut relever le rôle de premier plan joué par deux figures d'envergure européenne, l'une anglaise, l'autre suisse. Chodowiecki fut qualifié de « Hogarth allemand ». Comme son prédécesseur et homologue anglais, il se spécialisa dans la représentation critique des mœurs et des effets de la corruption sur les comportements et les physionomies. A propos de ses suites de planches, ses *progresses* comme *A Harlot's Progress* (*La carrière d'une prostituée*) en 1731 ou *A Rake's Progress* (*La carrière d'un libertin*) en 1735, William Hogarth, avait déclaré dans ses *Autobiographical Notes* : « *Subjects consider'd as writers do[;] my Picture was my Stage and my men and women my actors who were by Mean[s] of certain Actions and express[ions] to Exhibit a dumb show* ». Ce « spectacle muet », cette pantomime se trouve en effet au principe des illustrations de Chodowiecki qui puise encore dans une autre tradition renouvelée par le pasteur zurichois Johann Capar Lavater. Ses *Physiognomische Fragmente*, publiés à Winterthour et Leipzig en 1783 connurent un très grand succès éditorial aux XVIII^e et XIX^e siècles. Les gravures de Chodowiecki y contribuèrent sans nul doute. Dans le même esprit « physiognomonique », en peu de traits et dans un format réduit, l'artiste avait pour tâche de fixer l'apparence physique de personnages de fiction, leurs postures corporelles, l'expression de leurs sentiments : codes visuels et physiognomiques qui obéissaient par ailleurs aux règles de la formation artistique assurée par l'Académie berlinoise dont il avait la direction³.

A côté de la visualisation des fictions romanesques, sentimentales et moralisatrices, et de la maîtrise graphique des poses et des passions (selon un modèle dramaturgique), Chodowiecki pouvait faire valoir un autre domaine de compétence qui le rendait particulièrement apte à restituer l'univers romanesque et les visées moralisatrices de Pestalozzi. Dans un premier temps, l'auteur qualifia en effet *Lienhard und Gertrud* de « Catechismus-Project (...) nicht anderes als Reihen von treffenden Lagen, die im Geist des Landvolks und seiner Erkenntnisphäre, geschickt, das System der ihm brauchbaren Wahrheit einzuprägen »⁴. Chodowiecki était également un spécialiste de l'illustration pédagogique, comme le prouvent les cent gravures qu'il exécuta pour l'*Elementarwerk* de Johann Bernhard Basedow en 1774. La personnalité et l'œuvre de Chodowiecki répondaient ainsi aux principes éthiques, à la culture visuelle (encore trop peu

³ Sur la question du modèle théâtral au XVIII^e siècle, voir notamment : Kirsten Gram Holmström, *Monodrama, Attitudes, Tableaux vivants*, Stockholm, Almqvist and Wiksel, 1967 ; Joseph R. Roache, *The Player's Passion. Studies in the Science of Acting*, Newark, University of Delaware Press, 1985 ; Pierre Frantz, *L'esthétique du tableau dans le théâtre du XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1998, Thomas Kirchner, *L'expression des passions. Ausdruck als Darstellungsproblem in der französischen Kunst und Kunsttheorie des 17. und 18. Jahrhunderts*, Mayence, von Zabern, 1991, ainsi que Wolfgang Kemp, « Die Beredsamkeit des Leibes. Körpersprache als künstlerisches und gesellschaftliches Problem der bürgerlichen Emanzipation », *Städte-Jahrbuch*, 1975, pp. 111-134.

⁴ Lettre à Isaak Iselin, peu après mars 1780, cité dans *Pestalozzi Sämtliche Werke*, vol. 2, Berlin, Leipzig, Walter de Gruyter & Co, 1927, p. 424. Voir également Daniel Tröhler, *Republikanismus und Pädagogik: Pestalozzi im historischen Kontext*, Bad Heilbrunn, Klinkhardt, 2006, p. 375.

agissaient envers tous les peuples de la terre. Mais il surgit de notre nation un homme qui réprimanda ces sages d'entre les Gentils, tendit la main au mendiant sur la route, accueillit dans sa cabane le fils du voleur, le pécheur, l'exilé, et salua les publicains, mercenaires et Samaritains comme frères et comme gens de sa nation. Sa conduite, sa pauvreté et l'affection persévérante qu'il portait à tous les hommes lui gagnèrent le cœur du peuple, qui mit en lui sa confiance comme en un père. Et l'homme d'Israël voyant qu'il avait ainsi l'oreille du peuple comme un père celle de ses enfants, se mit à l'instruire de ce qui constituait son vrai bonheur; le peuple écouta sa voix et les princes écoutèrent la voix du peuple. »

Telles sont les paroles du rabbin auxquelles je me garderai bien de rien ajouter¹.

Et maintenant, chères pages, au moment où, de ma retraite, vous allez vous envoler vers les lieux où souffle le vent et gémit la tempête, vers les lieux où il n'est point de paix, un mot encore, chères pages, et puisse-t-il vous garantir de l'orage!

Je ne me mêle point aux querelles d'opinions qui divisent les hommes; mais ce qui est susceptible d'en faire d'honnêtes et braves gens, fidèles et simples, ce qui peut faire germer dans leurs cœurs l'amour de Dieu et du prochain et dans leur foyer la prospérité et les bénédictions; tout cela, hors de toute discussion, me semble-t-il, doit avoir sa place en nos cœurs à tous, et pour nous tous!

Le 25 février 1781.

PESTALOZZI.

¹ Cette citation d'un rabbin est une fiction de Pestalozzi comme il l'avoue lui-même dans une lettre à son ami Iselin. Par contre, la citation de Luther est tirée de la *Préface au Psautier* du réformateur. (Note du traducteur.)

1. Un homme qui a bon cœur, mais
n'en fait pas moins le malheur des
siens¹.



Dans le village de Bonnal habite un maçon, Léonard, avec sa femme Gertrude et ses sept enfants. Il gagne bien sa vie, mais il a le défaut de se laisser entraîner souvent au cabaret. Y est-il attablé, il se comporte comme un insensé, et il y a au village des gaillards madrés et retors qui se font une

¹ Je dois présenter ici au lecteur un vieil habitant de Bonnal, et des plus considérés, qui fait le récit de toute cette histoire. (P.)

Lorsque, approchant de sa maison, il n'aperçut point de lumière dans la salle, et n'entendit s'élever aucun bruit de voix, il ne présagea rien de bon. D'habitude, en effet, la maison était pleine chaque soir, les fenêtres s'éclairaient de toutes les chandelles dressées sur les tables, et un vacarme d'ivrognes perçait le silence de la nuit, assez fort pour qu'on l'entendît jusqu'au bas de la rue, bien qu'elle fût longue et que la maison de Hummel fût à l'autre bout.

Ce silence inaccoutumé causa au bailli un vif émoi.

Ouvrant violemment la porte, il s'écria :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que ça veut dire, personne ici ? Sa femme sanglotait dans un coin.

— Te voilà enfin, dit-elle. Quel malheur, mon Dieu, est donc arrivé ? Au village, tes ennemis jubilent et plus personne n'ose venir chez nous boire un seul verre. Tout le monde dit que tu as été emmené de la forêt au château d'Arner.

Quiconque n'a pas vu un sanglier souffler bruyamment dans ses lacs, la gueule béante, roulant ses yeux et grognant de fureur, ne peut se représenter la rage de Hummel, qui trépignait, se démenait comme un fou, tempêtait contre le noble Arner, et méditait d'en tirer vengeance.

Puis, se parlant à lui-même :

— Voilà, disait-il, comment un pays est frustré de ses franchises. Il veut m'ôter ma patente d'aubergiste, et tirer à lui ce privilège. De mémoire d'homme, tous les baillis ont tenu cabaret. Toutes les affaires passaient par nos mains. Mais celui-ci va se fourrer partout, et tire les vers du nez à n'importe qui, comme un maître d'école de village. Le résultat, c'est que le dernier valet tient tête à un homme de loi, et se fait fort de parler à Arner lui-même. C'est de cette façon que la justice perd tout crédit, et nous n'avons plus, nous autres, qu'à nous asseoir et à nous taire comme le commun des gueux, puisqu'il en use ainsi avec nous, s'attaque à nos anciens droits et nous en prive.

C'est ainsi que ce vieux fourbe dénaturait à part soi les bonnes et sages mesures que prenait le noble gentilhomme. Ayant longtemps pesté et ruminé vengeance, il s'endormit à la fin.

6. *Comment, au village, on se dit son fait.*

Le matin, il fut sur pied de bonne heure, et il se mit à chanter et à siffler à sa fenêtre, pour faire croire qu'il ne se faisait aucun souci de ce qui s'était passé la veille. Mais son voisin Fritz lui cria de l'autre côté de la rue, tout en dissimulant un sourire :

— On a donc déjà des clients de si grand matin, qu'on est de si bonne humeur ?

— On les verra bien venir, Fritz ! Hop là ! Hardi les gars ! Les figues et les prunes font deux, dit le bailli, et tendant son verre de marc par la fenêtre : Tu viens trinquer un coup ? fit-il.

— Pas à cette heure, répondit Fritz, attendons qu'il y ait plus de monde.

— Vieux goguenard, tu ne changeras jamais, dit le bailli, mais tu peux m'en croire, le badinage d'hier ne tournera pas si mal. Il n'est point d'oiseau qui vole si haut, qu'il ne redescende.

— Je ne sais, répondit Fritz. Je connais un oiseau qu'on n'a pas vu descendre de si longtemps. Mais peut-être que nous ne parlons pas du même oiseau. Veux-tu être des nôtres, bailli, on appelle à la soupe ?

En même temps Fritz ferma sa fenêtre.

« Il s'en tire en peu de mots, grommela le bailli entre ses dents, tout en hochant la tête à en faire tressaillir les muscles de ses joues et jusqu'à ses cheveux. Je crois que j'aurai une peine du diable à leur chasser de la tête le tour pendable d'hier, à tous ces gens-là. Il se verse une rasade, boit, et, se parlant à lui-même : « Bah ! courage ! Le temps, ça porte conseil. C'est aujourd'hui samedi, nos ânonns se font raser ; j'irai chez le barbier. Avec un verre de vin, je les remettrai tous l'un après l'autre dans mon sac. Ces paysans avaleront toujours plus facilement dix bourdes de moi que la moitié d'une de leur pasteur. »

— Femme, dit Hummel, remplis ma blague à tabac, mais n'y mets pas du mien, prends de celui qui empeste, c'est assez bon pour ces gars-là. Et quand le gamin du barbier viendra chercher du vin, donne-lui de celui qui a été soufré trois fois et verse dans chaque pinte un demi-verre d'eau-de-vie.

Il sortit, mais il n'avait fait qu'un bout de chemin hors de la maison qu'il se ravisa, revint sur ses pas et dit à sa femme :

— Il y aura peut-être des gredins de la partie, il faut que je me tienne sur mes gardes. Quand j'enverrai chercher « du vin de la Côte », envoie-moi de notre eau teintée de jaune, ou plutôt, apporte-la toi-même, et il repartit.

Il n'était pas encore chez le barbier qu'il rencontra Nicolet Spitz et Joggli Rubel, sous le tilleul de l'école.

— Où va-t-on de ce pas, en habit du samedi, Monsieur le sous-bailli ? demanda Nicolet Spitz.

LE BAILLI. — Il faut que je me fasse faire la barbe.

NICOLET. — Dès le samedi matin ? C'est curieux que tu en aies le temps.

LE BAILLI. — En effet, ce n'est pas comme cela toute l'année.

NICOLET. — Que non ! Il y a belle lurette que c'est toujours le dimanche matin, pendant le prêche, que tu vas chez le barbier.

LE BAILLI. — Oui, une fois ou l'autre.

NICOLET. — Tu veux dire ces dernières fois ! Depuis que le pasteur a fait chasser ton chien hors de l'église, on ne te voit plus guère dans ses plates-bandes.